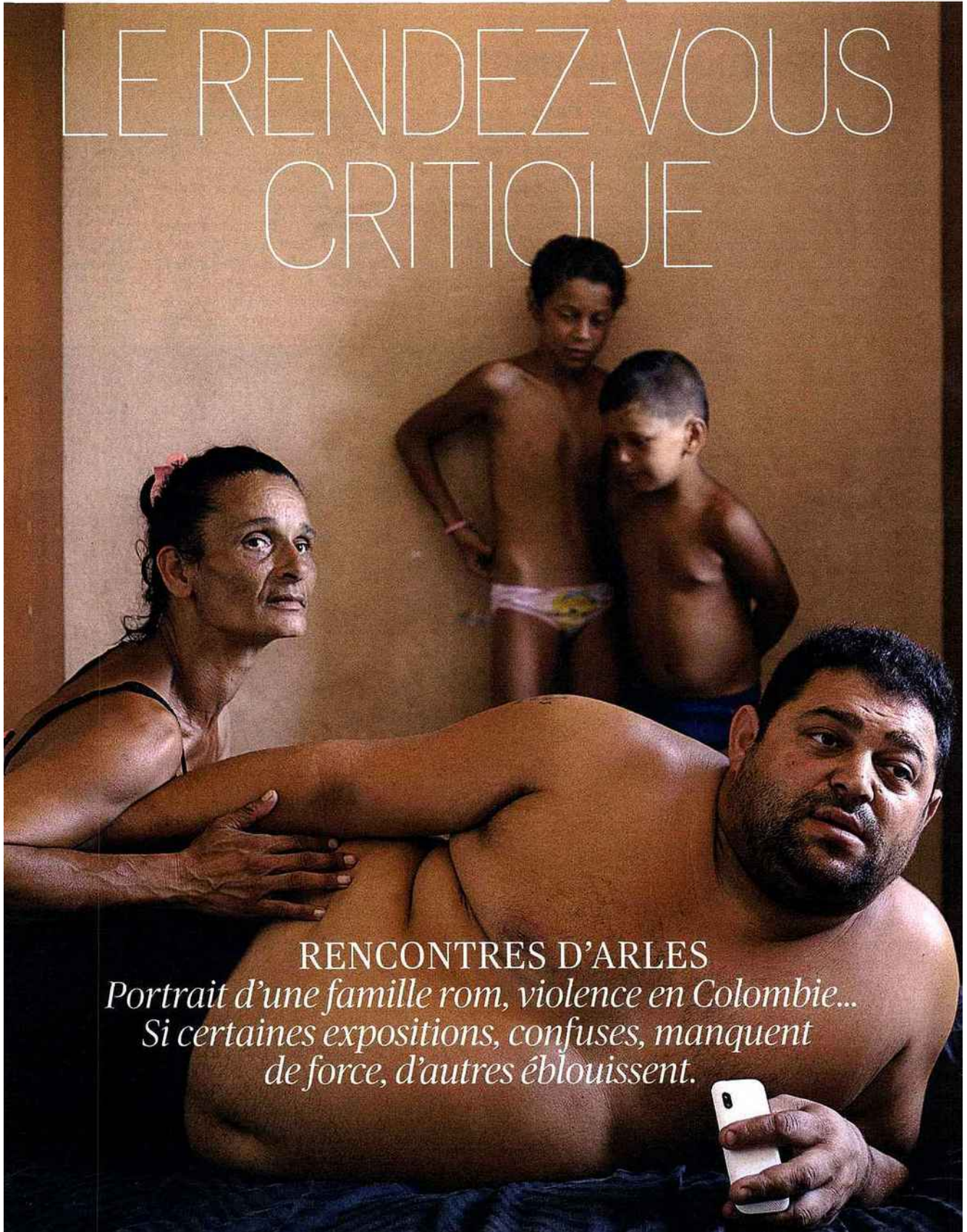


CINÉMA | MUSIQUES | LIVRES | SCÈNES | ARTS

LE RENDEZ-VOUS CRITIQUE



RENCONTRES D'ARLES
*Portrait d'une famille rom, violence en Colombie...
Si certaines expositions, confuses, manquent
de force, d'autres éblouissent.*



LE RENDEZ-VOUS

LES 48^{ES} RENCONTRES DE LA PHOTOGRAPHIE D'ARLES

TTT

Comme l'an passé, les Rencontres d'Arles proposent une quarantaine d'expositions présentant la photographie dans tous ses états. Jusqu'au grand spectacle, comme dans la performance de l'Allemand Michael Wolf (né en 1954) qui occupe l'immense espace de l'église des Frères-Prêcheurs. Les parois incurvées de la chapelle axiale y disparaissent sous l'accumulation d'étranges ex-voto : des milliers de jouets en plastique *made in China*, achetés dans les foires aux Etats-Unis. Un peu plus loin, au sol, face à un mur couvert de cintres et d'objets éclectiques, l'artiste a disposé un ensemble de tabourets d'enfants bricolés... Venu du photojournalisme, Wolf est désormais un adepte de la mise en scène. Ses grands formats sur les façades belles et angoissantes de buildings hongkongais tombent littéralement du ciel, suspendus au plafond de la nef par des câbles. L'installation vise à renforcer son propos sur une société de consommation déshumanisée.

Cette débauche de moyens, également utilisée par l'Américain Roger Ballen, est-elle si pertinente ? Pas sûr. Contrairement à eux, le Français Mathieu Pernot (né en 1970) n'a pas besoin d'accessoires, de décors, pour réaliser une performance qui donne des frissons. Lui ne se sert que du médium photo. Depuis vingt ans, l'artiste signe les portraits d'une famille rom, les Gorgan, qu'il a connue lorsqu'il était étudiant en photographie à l'Ecole nationale d'Arles. Deux décennies plus tard, il en présente un à un les neufs membres, en consacrant à chacun une cimaise. Pernot mélange ses portraits avec leurs photos de famille, sans que l'on sache parfois qui a fait quoi. Il joue sur les formats, le noir et blanc et la couleur, comme s'il interprétait une partition musicale, avec une infinité de tempos. Lorsqu'il évoque le destin tragique de Rocky, mort à l'âge de 29 ans, cela tient du requiem. Mais le plus souvent ses images sont des hymnes à la joie, à l'exubérance et à la vitalité débordante de ce clan.

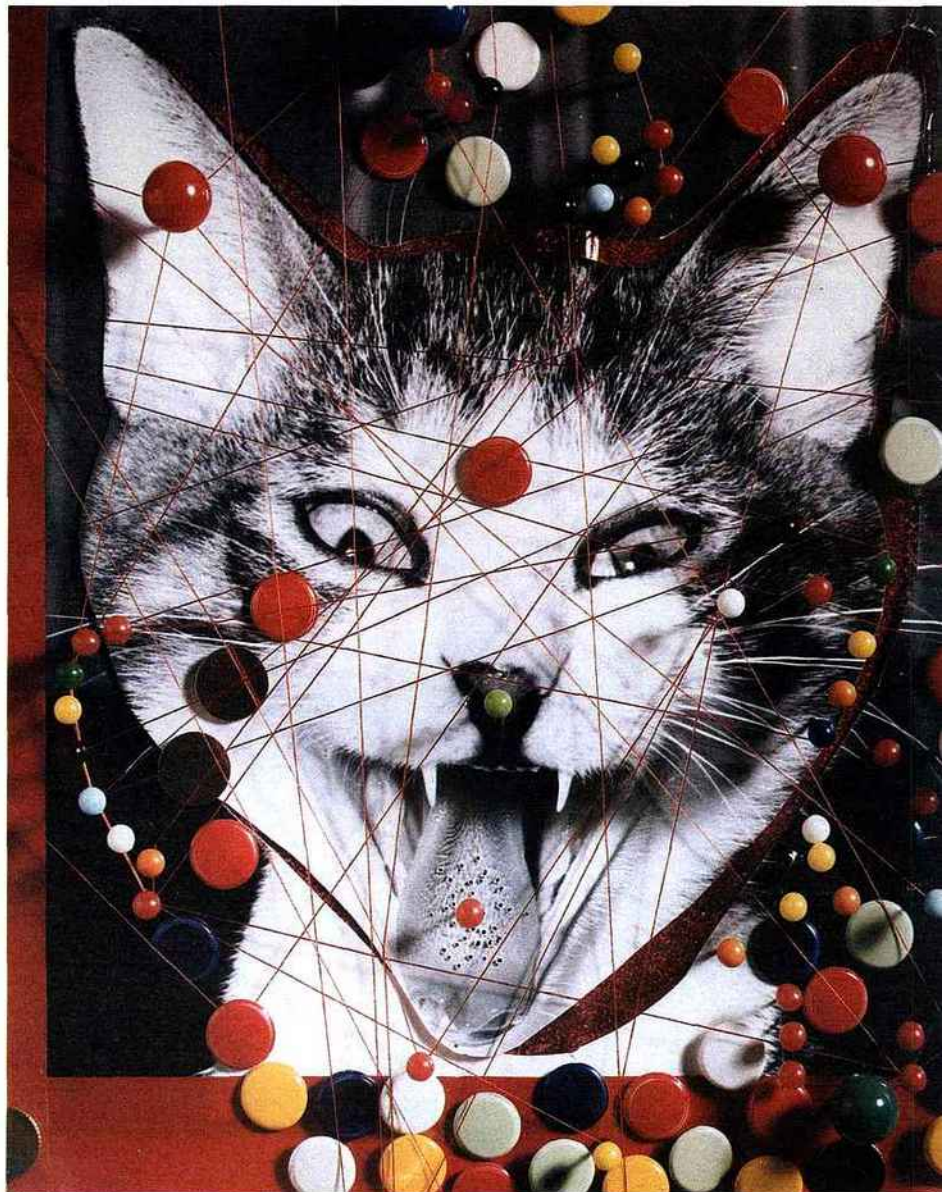
L'année dernière, à Arles, les déceptions étaient rares. Cette année, quelques ratages. Essentiellement dus

à des scénographies moins convaincantes. « L'enquête photographique » sur Monsanto tape à côté avec ses grands formats chocs sur les malformations physiques provoquées par un défoliant durant la guerre du Vietnam. La violence des clichés de fœtus dans des bocaux détourne le spectateur du véritable propos : les conséquences actuelles sur la santé et l'environnement des productions de la multinationale américaine. A

l'église Sainte-Anne, la grande exposition « Iran, année 38 » décrit aussi de façon trop confuse les complexités d'un pays tiraillé entre religion et modernité depuis la « révolution islamique » de 1979.

Demeurent d'excellentes surprises comme « La Vuelta » qui dresse à la chapelle Saint-Martin du Méjan un tableau subtil et métaphorique de la violence endémique qui ronge la Colombie, à travers vingt-huit photographes

Page précédente : Mathieu Pernot dévoile l'intimité d'une famille gitane dans l'exposition « Les Gorgan ». Ci-dessous : A game, de Masahisa Fukase, extrait d'une série sur le double à moustaches du photographe japonais.





DES BABAS AUX BOBOS

Célébrée pour ses portraits de stars – Sylvester Stallone en penseur de Rodin, John Lennon nu en position de fœtus contre Yoko Ono –, Annie Leibovitz réalise une performance étonnante à partir de ses premières photos personnelles et de reportages entrepris (entre 1970 et 1983) pour la revue de la pop culture américaine *Rolling Stone*. Elle accroche dans un réjouissant fatras plus de 5 000 images sur les murs de la Grande Halle des ateliers SNCF, l'ancien fief des Rencontres, désormais propriété de la fondation Luma. Ces clichés pleins de charme, aux noirs et blancs un peu défraîchis, décrivent les derniers soubresauts de la Beat generation avec l'arrivée des stars du rock, les Mick Jagger ou Patti Smith... Les artistes étaient alors encore contre la guerre du Vietnam, contre les idées reçues. Contre tout. A partir des années 1980, le système les digère et les transforme en people, acteurs d'une société de consommation triomphante. Leibovitz raconte remarquablement ce basculement des mentalités, à travers ses clichés sans légende ou presque. Un tour de force.

de grands talents et inconnus en France. Avec la rétrospective de Masahisa Fukase (1934-2012), le festival joue également le rôle de révélateur qu'on attend d'une telle manifestation. Le Japonais n'était connu que pour ses *Corbeaux* (1986), série décrivant sa solitude après son divorce ; on découvre son génial travail introspectif à travers des autoportraits transpercés de punaises, et plus étonnant encore une série d'instantanés sur son chat, Susuke, comme un double de lui-même.

Avec l'exposition consacrée à Jean Dubuffet (1901-1985), les Rencontres rappellent que la photographie a bouleversé les arts classiques dès sa création, au XIX^e siècle. Le peintre et sculpteur s'en est servi pour ses archives et pour répertorier ses œuvres dispersées dans le monde entier. Il l'utilisait également de façon industrielle en projetant les diapositives de ses dessins sur d'immenses toiles blanches. Ses assistants achevaient l'œuvre en copiant les contours de l'image et en la coloriant sous les indications du maître. Dubuffet présentait aussi dans ses expositions des années 1970, à côté de ses peintures originales, des photos de ses travaux. « On les voit mieux ainsi », disait-il. Pour lui, nombreux étaient les chemins qui mènent de la photo à l'art. Cette 48^e édition peine parfois à le prouver. – **Luc Desbenoit**

À LIRE

Les Gorgan
(1995-2015),
de Mathieu Pernot,
éd. Xavier Barral,
232 p., 45 €.
*Les Rencontres
d'Arles.*
Photographies,
éd. Actes Sud,
384 p., 47 €.
Et, de Masahisa
Fukase aux
éditions Mack,
*The Solitude
of ravens* (148 p.,
98 €) et *Hibi*
(240 p., 62 €).

| Jusqu'au
24 septembre
à Arles (13).
www.rencontres-arles.com